

un peu cinquante mille âmes et s'est considérablement accrue depuis.

Quoiqu'il en soit, après bien des démarches, M. Macdonell réussit à obtenir de l'emploi pour plus de huit cents personnes. Il retourna, le cœur plein de joie, au milieu de ses chers montagnards dont plusieurs étaient déjà morts de faim. Il leur fait part de ses succès, de ses espérances et les induit à se conformer à ses vues. Il les engage à se contenter du modique salaire qu'on leur offrait. Il leur rappelle les précautions auxquelles il leur faudrait s'assujétir pour ne pas compromettre leur foi, pour ne pas exciter les rancunes des hérétiques. Il leur expose les restrictions pénibles, les gênes multipliées auxquelles ils devront se condamner dans une ville où l'hérésie, activée par le fanatisme le plus grossier, fomenta les passions les plus acharnées contre le Christ et contre les siens.

La fureur des révolutionnaires, à la fin du siècle dernier, avait tout saccagé à Glasgow. Une loi qui autorisait, qui encourageait les démolitions en grand des édifices du culte catholique, fut sanctionnée par la législature (Voy. SPOTTISWOOD). Les écrivains du temps relatent les circonstances atroces qui accompagnaient les dévastations des églises et des maisons des prêtres ; ils nous montrent la basse classe jalouse de servir et même de surpasser en démonstrations sauvages et en procédés cruels les agents soudoyés de l'autorité. Les églises furent rasées au niveau du sol, les bibliothèques et les archives publiques et privées furent brûlées ; tout enfin fut pillé ou brisé, ruiné ou anéanti.

Cette haine contre les institutions catholiques fortifiée, alimentée en Ecosse par les intrigues et les excès des fauteurs de la prétendue réforme ne subit aucun ralentissement, aucun répit, grâce aux procédés d'un Knox, d'un Murray et consorts.

C'est au milieu d'une population aussi préjugée que monsieur l'abbé Macdonell dut conduire une partie de son troupeau chéri. Tous pressentaient combien le séjour de cette ville leur serait pénible puisqu'ils ne parleraient pas la langue de ceux qui les emploieraient et qu'ils seraient exposés aux railleries des fanatiques, mais, enfin, le désir de se procurer du pain pour eux et pour leurs familles leur fit surmonter les dégoûts et les amertumes d'un labeur accompli dans de pareilles conditions. Tous se résignèrent courageusement à subir le long martyre que leur valait leur attachement à la croyance de leurs pères. D'ailleurs, disaient-ils, le ciel sera pour nous, puisque nous nous dévouons pour la plus sainte des causes, pour l'honneur de l'église et pour exercer la charité.

Ils auraient mieux fait, diront froidement quelques discoureurs superficiels, de prendre le chemin de l'exil, de se disperser, d'émi-